

Numéro 2.

28 Juillet.

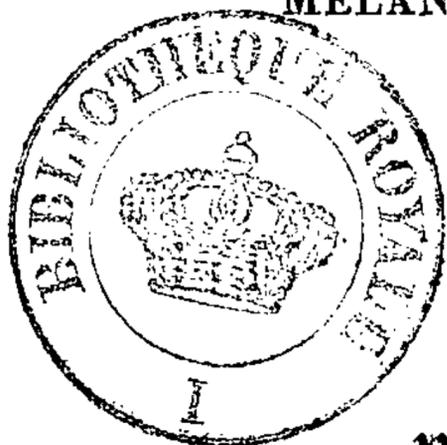
# L'ANTI-NÉMÉSIS,

REVUE POLÉMIQUE HEBDOMADAIRE,

ET

LE BOUQUET DU PARNASSE,

MÉLANGE DE POÉSIES LÉGÈRES;



PAR P. JACOMY.

Utile dulci.

La politique et l'Amour.

Prix de l'Abonnement :

A PARIS.

EN PROVINCE.

Un an. . . 48 f. » c.	Un an. . . 51 f. » c.
Six mois. . 24 »	Six mois. . 25 50
Trois mois. 12 »	Trois mois. 12 75

L'ANTI-NÉMÉSIS PARAÎT TOUS LES JEUDIS.

1, FR. LA LIVRAISON.

ON S'ABONNE :

AU BUREAU DE L'ANTI-NÉMÉSIS,

RUE DES ENFANS-ROUGES, N° 10, PRÈS LE PALAIS DU TEMPLE;

AU PALAIS-ROYAL, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE PARIS.

1851.

AU LECTEUR.

## L'Anti-Némésis.

L'ANTI-NÉMÉSIS, Revue des questions et des événemens politiques de la semaine, vient se joindre aux soutiens de l'ordre et de la liberté, telle que les électeurs viennent de la comprendre.

L'ANTI-NÉMÉSIS attaquera les systèmes et les choses, mais respectera les personnes.

### LE BOUQUET POÉTIQUE.

Quoique la politique soit aujourd'hui du goût de presque tout le monde, il est cependant des lecteurs et surtout des lectrices qui aiment encore la mélancolie de la romance, la gaîté du vaudeville, la tristesse de l'élégie et les images de la poésie descriptive. C'est pour me conformer au goût de ces derniers, qu'à la suite de l'ANTI-NÉMÉSIS je publie le *Bouquet du Parnasse*, mélange d'idyles, de madrigaux, de chansons badines et guerrières, d'odes anacréontiques, etc.

Chaque livraison renfermera de quatre à six cents vers, et je n'aurai point de collaborateurs; mes vingt-cinq ans me permettent de longues veilles.

# L'ANTI-NÉMÉSIS,

REVUE POLÉMIQUE HEBDOMADAIRE.

AUX DÉPUTÉS.

L'Intérieur et l'Extérieur.

« JE suis la voix du peuple, a dit dans son orgueil,  
» Le journaliste assis dans son docte fauteuil;...  
» Oui, le roi-citoyen trompant notre espérance,  
» De son grand avenir a dépouillé la France...  
» Ses conseillers félons, ses ministres tyrans  
» Trahissent au dehors, oppriment au dedans. »

Peuple, voici ton jour; le jour de ta justice!  
Voyons donc si ta bouche aussi réprobatrice  
Tombera pour prouver que nos journaux ligueurs  
N'ont fait qu'interpréter tes vœux et tes fureurs...

Les voici les élus que notre impatience  
Demandait dès long-temps aux urnes de la France...  
Députés, venez-vous, appuis des factieux,  
De Philippe changer les actes et les vœux?...  
Non, non, vous ne venez que sauver la patrie  
Des séides perdus de l'horrible anarchie :  
Nous laissant le présent, vous venez l'embellir,  
Vous venez sur les lois fonder notre avenir.

Vous nous portez des noms qui rassurent la France,  
 Et qui doivent signer l'immortelle alliance  
 Entre nos deux grands dieux, l'Ordre et la Liberté.  
 Votre pouvoir enfin est une vérité...

Les Français n'étaient pas des valets secrétaires;  
 Libres, ils ont choisi leurs propres mandataires...  
 Soit donc que vous portiez des vœux ou des regrets;  
 Soit que vous demandiez ou la guerre ou la paix,  
 Philippe aura pour vous une oreille facile :  
 Être puissant pour lui, c'est vous être docile...

Est-ce assez au dedans d'ordre et de liberté?  
 Avons-nous au dehors assez de dignité?...  
 Voilà le seul mandat que vous donna la France :  
 Le reste, elle l'attend de votre conscience...

Voyons donc au dedans quel est notre bonheur :  
 Voyons donc au dehors quelle est notre grandeur...

La France un jour laissa le char du despotisme,  
 Et cédant aux transports d'un noble fanatisme,  
 On la vit à l'envi se disputer la mort  
 Et livrer à l'histoire un fabuleux effort.  
 La terre tout émue ose le croire à peine :  
 La mer fuit et revient s'incliner sous la Seine...  
 Dresse-toi, peuple-dieu ! nation de géans !  
 Que ton front triomphal dans les cieux se balance !  
 Peuples, levez les yeux pour regarder la France !  
 Et vous, Dieux, pour sa gloire agrandissez les temps !...

Elle nous coûte cher cette liberté sainte,  
 Elle nous appartient ! conservons-là, Français...  
 Vengeons horriblement sa plus légère atteinte ;  
 Mais gardons-là surtout de nos propres excès !...

Députés, c'est sur vous que notre espoir se fonde.  
 Dans notre liberté sont les destins du monde ;

Venez donc lui prêter l'appui de votre voix,  
 Le secours de vos noms, la sagesse des lois.  
 Venez venger son culte, et de son capitole  
 Exiler sa rivale, infâme et sale idole,  
 Aux pieds chargés de boue, au bonnet teint de sang ;  
 Ce bonnet que jamais une tête de Franc  
 Ne voulut emprunter aux lâches de Phrygie,  
 Dont le nom seul insulte et même dans l'Asie...  
 Venez donc désigner le temple et les autels  
 Où notre Liberté se plaît d'être encensée...  
 Pour lui brûler l'encens dans les jours solennels,  
 Quoi? ses prêtres seraient une tourbe insensée,  
 Vociférant son nom parmi des cris de mort?  
 Le tumulte effaré, l'émeute, effroi des rues,  
 Croiraient seuls entonner pour elle un digne accord !  
 Nous pourrions adorer jamais pour ses statues  
 Ces arbres, souvenirs de sanglantes horreurs?...  
 Députés, -hâtez-vous, et soyez ses vengeurs...  
 Dans le sein des méchants étouffez l'espérance ;  
 Venez sur le présent agrandir l'avenir,  
 Secondez les destins de notre belle France!  
 Courage! ces destins vont bientôt s'accomplir!

Les talens désormais ne seront plus des crimes :  
 Les rangs et la faveur n'en dispenseront plus ,  
 L'intrigue en vain voudra faire encore des victimes :  
 Un grand nom vaudra moins que de grandes vertus :  
 Oui, désormais, l'emploi donnera la mesure,  
 Non des titres brillans que portaient nos aïeux,  
 Mais du mérite vrai, mais de la vertu pure,  
 Que nous aurons acquis par des efforts heureux...

Cependant l'industrie, étalant ses merveilles,  
 Ira des fiers Bretons offenser les oreilles,

Et les tributs payés jadis à nos lauriers  
 Revierdront enrichir nos brillans oliviers...

Nous avons traversé les longs jours de l'épreuve :  
 Le désordre chez nous ne peut point prévaloir :  
 Notre avenir n'est point aux Syllas un espoir...  
 Mais, quand de vous enfin la France n'est plus veuve,  
 Ma muse, ô députés ! peut annoncer la fin  
 De ces craintes sans nom, de ce mal intestin,  
 Prolongeant trop long-temps notre convalescence...  
 Avec vous le présent est chargé d'avenir,  
 Et, si quelque nuage osait encor surgir  
 Pour noircir de nouveau l'horizon de la France,  
 La tempête docile entendrait votre voix,  
 Et le ciel reprendrait son azur pacifique...

Ainsi puissent, aux feux d'un soleil vivifique,  
 Mûrir nos fruits sortis de l'orage immortel !  
 Puisse ainsi le commerce, aux feuilles jaunissantes,  
 Reverdir et couvrir de branches renaissantes,  
 La France tressaillant d'un bonheur maternel ;  
 Pendant que les beaux-arts ranimant leurs prestiges,  
 Feront vivre le marbre et palpiter l'airain,  
 Que les muses enfin retrouvant des prodiges,  
 Se sentiront encor brûler du feu divin...

Oh ! le vieillard alors regrettera la vie !  
 La mère sourira sur son fils au berceau !  
 Oh ! l'homme qui repose à l'abri du tombeau  
 Ne sera point jugé par nous digne d'envie !  
 C'est qu'alors députés, législateurs prudens,  
 Même en déracinant des abus évidens,  
 Vous sentirez dans vous un frisson salutaire :  
 C'est qu'alors vous direz « qu'un sage laboureur  
 » Au milieu de ses blés souffre un brin de fougère

» De crainte de fouler sous son pied destructeur  
 » Cent épis fléchissant sous leur charge dorée.... »

Vous aurez à détruire, agissez prudemment :  
 Tout abattre à la fois, c'est trop d'ébranlement...  
 La place des débris doit être mesurée....

Certes, je voudrais voir enfin l'égalité  
 Promener son niveau sur chaque privilège ;  
 Je voudrais voir tomber devant la liberté  
 Le hideux monopole et son nombreux cortège,  
 Mais, quand ma voix vous dit : frappez tous les abus,  
 Elle vous dit aussi : frappez avec prudence !  
 Mettez entre vos coups, mettez quelque distance !  
 Faites d'abord le bien, et puis viendra le mieux.  
 Si vous réalisez cet espoir et ces vœux,  
 Si c'est là votre marche, élus de la patrie,  
 Les tribuns qui s'en vont hurlant sur les égoûts  
 Ne vous offriront pas l'encens de l'anarchie,  
 Leurs banquets n'auront pas des toasts brûlans pour vous ;  
 Mais nous avons aussi des couronnes civiques,  
 Mais nous pouvons aussi crier : « Au Panthéon ! »

Oui, l'*Agora* sans doute a des pavés lubriques ;  
 Mais, quand on a les yeux fixés au Parthénon,  
 Rien ne peut ébranler, et si la folle Athènes  
 Ne gardait son amour que pour ses vils flatteurs,  
 Il est beau de subir le sort de Démosthènes...  
 On est hué d'abord : ensuite on a des pleurs....

Tel sera votre sort, vous, qui venez défendre  
 Les autels de Thémis et le temple des lois ;  
 Vous, qui venez d'abord assurer tous nos droits,  
 Et les consolider avant de les étendre....  
 Et n'avons-nous pas vu tous nos noms les plus saints  
 Traînés dans les ruisseaux et jetés comme injure ?

Sur chaque grande gloire épanchant la souillure,  
 Sur chaque renommée épuisant ses venins,  
 Le factieux dit : « Guerre à qui met des obstacles  
 « Aux désirs effrénés de mon ambition !  
 » Ou tremblez, ou fuyez ou suivez mes oracles !  
 » L'émeute aux cris de sang, la diffamation,  
 » Voilà mes armes... Vous, quelles seront les vôtres ! »  
 — Le mépris... La vertu n'en a pas besoin d'autres...  
 Mais c'est assez... Silence !... Entendez-vous, là-bas,  
 Là-bas, sur la Vistule?... « Au secours, ô nos frères !..  
 » Si la pitié pour nous ne hâte pas vos pas,  
 » Du moins, soyez jaloux ! La gloire à nos bannières  
 » Attache des lauriers qui nous font vos égaux... »  
 Frères ! soyez sauvés ! A votre capitole  
 Philippe veut sa place... Il parle : à sa parole  
 Erivanski fuira repliant ses drapeaux...  
 Trop heureux que Mahmoud aux rives du Bosphore  
 Étouffe dans son cœur les affronts qu'il dévore,  
 Que le schah de l'Euphrate aux murs de Téhéram  
 Contienne la fureur des nombreux fils d'Iram.  
 Non, tu n'es pas trahie au dehors, grande France !  
 » J'en atteste Lisbonne et ta prompte vengeance.... »  
 Le mépris !... L'étranger n'en ressent pas pour nous.  
 J'en atteste Albion et son orgueil jaloux...  
 Silence, accusateurs... ! Contre le despotisme,  
 La France, ô nations ! ne vous a point promis  
 Les fruits de ses sueurs et le sang de ses fils,  
 Notre exemple, voilà notre prosélytisme...  
 Aucun peuple ne peut nous appeler ingrats,  
 Nul homme n'a le droit de nous appeler traîtres...  
 Les peuples, comme nous, ont du fer et des bras :  
 A leurs rois comme nous qu'ils parlent seuls en maîtres.

C'est assez ! Nous avons déjà dit à François  
 Que les peuples voulaient qu'on régnât par les lois,  
 Que partout ils foulaient des débris de couronnes,  
 Qu'on entendait partout des craquemens de trônes,  
 Que d'échos en échos sur les Alpes roulant,  
 Notre chant marseillais allait jusqu'à Milan...  
 Nous l'avons dit : l'Autriche a rappelé son aigle,  
 Et son ambition sur nos ordres se règle...  
 Eh quoi ! quand d'Austerlitz elle voit les sillons,  
 Aurait-elle attendu nos nouveaux bataillons ?  
 Quoi ! quand le coq paisible ébranle ainsi la terre,  
 Aurait-elle attendu qu'animant sa fierté  
 Et que battant ses flancs de son aile colère,  
 Il eût volé sur Vienne et chanté : Liberté !

Toi, grand tombeau des dieux, Rome, terre stérile,  
 Si ton sort te suffit, sois heureuse par nous !  
 Si ce n'est pas assez, allons ! rends-le plus doux !  
 Soulève un marbre : allons ! peut-être c'est Émile...

Ah ! si nous n'avons fait que deux peuples nouveaux,  
 Que la Belgique et toi, nation polonaise,  
 C'est que l'esclave a dit : les fers ont du repos,  
 C'est que les fiers Hongrois ont oublié Thérèse,  
 C'est que la noble Gène a vu sans désespoir  
 Ses bassins sans vaisseaux, ses quais sans amarrage,  
 C'est qu'un lâche Romain sans rêver peut s'asseoir  
 Sur la cendre des morts que sa présence outrage,  
 C'est qu'à Naples les feux sont tous dans les volcans,  
 C'est que l'Èbre n'a point uni ses flots au Tage  
 Pour rouler vers les mers ses indignes tyrans...

Réfugiés, proscrits, pardonnez à ma muse !  
 Loin de les insulter ! elle plaint vos malheurs...

Compagnons de Zucchi, honte à qui vous outrage !  
Menotti, ton trépas a fait couler nos pleurs....

Loin de moi, loin de nous l'égoïsme barbare !  
Mais, peuples, notre sang est un dépôt sacré...  
Et si demain Bellone entonne sa fanfare !  
S'il nous faut repousser le monde conjuré ?...  
Et si les rois, voulant choquer dans leur démente,  
Contre un glaive français leur sceptre de cristal,  
Un jour au bord du Rhin envoyaient leur fécial ?  
O peuples ! notre sang appartient à la France...  
Mais ce sang lui suffit... Assemblé contre nous  
Naisse un monde nouveau !... Chère idole, ô patrie !  
France ! à ton nom sacré quelle noble furie !  
Quel terrible concours ! quel nombreux rendez-vous !  
Pour toi, quelle vengeance ! et pour nous quelle fête !..

Ainsi, l'aigle surpris au sein de la tempête,  
Battu de tous côtés par la grêle et les vents,  
De tous côtés brûlé par les feux du tonnerre,  
Ne descend pas chercher un abri sur la terre,  
Mais, dirigeant au ciel ses courageux élans,  
Traverse le nuage où la foudre bouillonne,  
S'assied sur la tempête, et, comme sur un trône,  
Se repose orgueilleux sous un brillant soleil ;  
Tels, si, quelque matin la trompette guerrière,  
En nous donnant enfin un illustre réveil,  
Sonnait le grand appel : « Français ! à la frontière ! »  
Tels nous saurions percer des mondes d'ennemis,  
Et, sur des corps sanglans, en monceau réunis,  
Nous nous reposerions, lassés de la victoire,  
Pour essuyer nos fronts dégouttants de sueurs,  
Pour nétoyer le sang de nos glaives vainqueurs,  
Pour boire la vengeance et goûter notre gloire.

# BOUQUET

## DU PARNASSE,

OU

MÉLANGE DE POÉSIES LÉGÈRES.

---

### Souvenirs de mon Enfance.

IDYLE.

J'étais heureux sur les monts d'Arvernie,  
Quand près de moi mon troupeau mugissait,  
Quand mes pieds nus foulaient l'herbe fleurie  
Qui s'abaissant follement frémissait...

J'étais heureux, perché sur la colline ;  
Là-bas, là-bas, mon hameau blanchissait :  
Mes chants tombaient sur la roche voisine,  
Qui longuement deux fois les redisait...

Mon beau taureau fier et dressant la tête,  
Roi du troupeau toujours le devançait  
En agitant sa bruyante sonnette,  
Et mon Hylas, mon chien me caressait...

J'étais heureux : dans ce pur atmosphère  
Ne volait pas la poudre de Paris ;  
Parfois volait une seule poussière :  
Parfums des fleurs, par zéphir emportés,  
Ou les flocons de corolles brisées,

Et dans les airs vaguement dispersées...  
 J'étais heureux : l'abeille en bourdonnant  
 Allait, plongeait jusqu'au fond des calices,  
 Et balançait leurs tiges mollement...  
 Le papillon, dans ses vagues caprices,  
 A chaque fleur ne donnait qu'un baiser...  
 En le voyant ainsi les caresser.  
 On aurait dit que ce fils de l'Aurore  
 Craignait encore d'effleurer leur satin...  
 J'étais heureux : content de mon destin,  
 La soif d'un nom, ce rêve qui dévore,  
 Ne troublait pas mon sommeil du matin,  
 Et dans la nuit n'étendait pas ma veille.  
 L'ébranlement, le fracas de Paris  
 Ne venait point fatiguer mon oreille...  
 Je n'entendais que ces airs favoris  
 Que le vieillard, près du foyer assis,  
 Aux soirs d'hiver à ses enfans répète,  
 Que ses enfans rediront à leurs fils...  
 Les grands bergers essayaient leur musette;  
 Moi, pâtre-enfant, j'avais pour chalumeau  
 Un brin de paille, une écorce d'ormeau...  
 J'étais heureux, aux jours de mon enfance;  
 J'étais heureux de mon humble ignorance...

## A JUNIE.

ROMANCE.

Vous, qui régnez sur mes sens et mon âme,  
 Vous, qui charmez mon esprit et mon cœur,

Ange d'amour, sous les traits d'une femme,  
 Votre aspect seul peut donner le bonheur.

Ah ! si l'amour vous paraît un outrage,  
 D'un malheureux, Junie, ayez pitié !  
 Pour m'excuser, pensez que ce langage  
 Est quelquefois celui de l'amitié...

Oui, je vous aime. Eh quoi ! votre colère  
 Serait le prix de ce sincère aveu !....  
 Oh ! non, ce mot ne peut point vous déplaire...  
 Jusqu'aujourd'hui je ne l'ai dit qu'à Dieu.

Ah ! si l'amour, etc.

N'a pas long-temps, par leur ramage tendre,  
 Nos rossignols m'attiraient dans les bois :  
 Depuis le jour où j'ai pu vous entendre,  
 Je n'aime plus que votre douce voix.

Ah ! si l'amour, etc.

N'a pas long-temps, j'aimais la fleur nouvelle,  
 Mais je vous vois, et dis à vos genoux :  
 Non, aujourd'hui la rose n'est plus belle,  
 Toute beauté ne réside qu'en vous...

Ah ! si l'amour, etc.

Les bois, les champs, les livres, la verdure  
 Jusqu'à ce jour avaient borné mes goûts...  
 Adieu les fleurs, les livres, la Nature,  
 Je vous ai vue, et je n'aime que vous.

Ah ! si l'amour, etc.

## IMPROVISATION BADINE

A UNE DAME QUI ME PRIAIT DE FAIRE IMPROMPTU DES VERS SUR LA  
PROMENADE QU'ELLE ALLAIT FAIRE EN BATEAU.

Quoi ! pour aller sur la rivière  
Avez-vous besoin d'un bateau ?  
La femme est vraiment si légère,  
Qu'elle peut bien marcher sur l'eau...  
Vous pourriez peut-être, madame,  
Prendre ceci pour épigramme,  
Si je ne changeais promptement.  
Laissons cela... Sur notre Seine  
Vous allez donc voguer gaîment ?  
Craignez, belle parisienne,  
Que ce voyage d'agrément  
Pour vous ne devienne funeste ;  
Car, sur l'honneur, je vous proteste  
Que, si vous baissez sur les eaux  
Vos yeux, qui mettent tout en flamme,  
On verra bouillonner les flots,  
Et notre rivière, madame,  
Sur son rivage vomira,  
Cuits comme dans la poissonnière,  
Carpes, brochets, et cætera...  
De là voyez, belle Glycère,  
La halle se désespérer,  
Et ses dames se conjurer  
Pour venir vous porter la guerre...  
Si vous n'aimez pas les combats,  
Belle Glycère, ah ! n'allez pas  
Baisser les yeux sur la rivière.

## La Cendre de Napoléon.

---

La nuit, quand douze fois résonne  
 L'airain, que le temps fait vibrer,  
 On dit qu'auprès de la colonne  
 On a vu la grande ombre errer.  
 A son aspect, le tricolore  
 Flotta comme par un grand vent,  
 Et des flancs du bronze sonore  
 Sortit un long mugissement....  
 Des rayons jaillirent sans nombre  
 De la colonne en ce moment ;  
 La terre s'entr'ouvrit et l'ombre  
 Se plongea sous le monument....  
 Cette ombre est là : laissez sa cendre  
 Dominer au loin sur les flots ;  
 La mer n'a fait que te reprendre.  
 Homme-dieu, fils géant des flots...  
 Dors en paix, dors : tu pourrais croire  
 Qu'en te portant dans la cité,  
 D'où tu chassas la liberté,  
 Nous insultons à ta mémoire....  
 Dors, dors : pour la postérité  
 Tu n'es plus rien que de l'histoire....  
 Pour te reposer de ta gloire  
 As-tu trop de l'éternité ?



## Gestion de l'Anti-Némésis.

Cette entreprise littéraire n'est point pour l'auteur une spéculation d'argent. Les personnes qui verraient dans ces premiers Numéros des chances d'avenir et de succès pour cette Publication hebdomadaire, peuvent s'adresser au bureau de *l'Anti-Némésis*, où on leur fera connaître les conditions avantageuses auxquelles le journal leur sera livré sous le rapport bénéficiaire.

